

## Nimrod

# La cité est grecque ; le poème, tchadien

### I

Quand viennent les municipales et les présidentielles françaises, l'angoisse me saisit, qui me fait comprendre que je mourrai peut-être sans avoir voté de ma vie. J'ai 54 ans. Ce n'est pas l'exil qui me rend spectateur de la politique. Si je voulais accomplir ce devoir, il suffirait que je me rende au consulat du Tchad à Paris. Je ne l'ai jamais envisagé : rien que l'idée me répugne. Je réagis de la sorte parce que je suis né et que j'ai grandi avec des dictateurs. Ils étaient au nombre de trois, qui se sont succédé à grand fracas. Leur couleur, leur parti, leurs idéologies différaient à tous points de vue. Je n'avais pas vingt ans lorsque je compris que voter ce serait me berner sciemment. Cette sage décision ne m'a consolé en rien.

Comme tous les humains, je suis un être social. Mon enfance a baigné dans une atmosphère fraternelle. Ma famille n'était pas riche, mais plus d'une personne m'attribuait quelques valeurs. À mes dix ans, mon instit m'a dit : « *Mon petit, tu seras écrivain !* » J'ai ouvert de grands yeux. Il a souri puis a ajouté, sûr de l'effet qu'il produirait sur mon esprit : « *Tu ne comprends pas ? Je le savais. Disons que tu seras journaliste !* » À ces mots, mon visage s'est illuminé. Cette première prophétie reconnaissait déjà aux mots la vertu de la louange et de la prédiction. Pour dire le drame (et pour le conjurer), l'humanité s'en remet toujours à la vertu chantante du poème. Homère, dans l'ouverture de *L'Illiade*, écrit :

*Chante, Déesse, l'ire d'Achille Péléiade,  
ire funeste, qui fit la douleur de la foule achéenne,  
précipita chez Hadès, par milliers, les âmes farouches  
des guerriers, et livra leur corps aux chiens en pâture...<sup>1</sup>*

La cité m'apprenait l'art de la consolation, qui est la forme supérieure de la communion. Elle me faisait oublier mon malheur. Politiquement, la communion est la négation de la démocratie, car elle exclut la dissonance.

J'aimais les femmes à l'église, le sourire des filles et la chorale, tous gestes empreints de plénitude. À dix ans, il m'était impossible de juger de l'importance du chant dans la poésie que j'écrirais plus tard. Un jour (j'avais 46 ans), un recteur des universités françaises me dira : « *Nimrod, vous savez pourquoi vous accordez une si grande importance au chant dans votre poésie ? C'est que la musique, en Afrique, est partout !* » Ces paroles m'ont bouleversé. J'avais oublié avoir été choriste de mon enfance à mes 24 ans.

Dans l'idéal, la société est un chant. En m'exilant, j'ai voulu préserver l'amour, la bonté et l'art, qui ont fait de moi non pas un poète de l'exil, mais un écrivain qui comme tel habite toujours à l'écart du monde. L'exilé compose chaque jour avec son pays d'origine. « *Origine* » et « *pays* » désignent la distance qui nous sépare du lieu où nous

nous sentons et celui où nous nous tenons. Qualifions-le d'exil intérieur pour le distinguer de l'exil extérieur. Or le « lieu » ou l'origine est le pays étranger par excellence. Une illusion inconjurable et magnifique fait de l'une et de l'autre notre destinée. Nous penchons toujours vers le passé, qui en même temps cherche dans le présent son pendant. Vivre est la conquête d'un accord éperdu. Dès que l'exil s'en mêle, l'origine envahit le quotidien au point de le rendre méconnaissable.

L'exilé se comporte comme si sa société d'accueil n'existait pas. Il lui en veut. Qu'on ait connu la plénitude ou pas, avoir quitté un lieu implique un arrachement qui appelle à son tour la nostalgie. L'exilé rêve d'une plénitude qu'il décrète après-coup. Il se dit qu'il avait été heureux, qu'il avait été beau, qu'il avait été prince à défaut d'être roi. Il se raconte un bonheur fictif, car la fiction est la grande fabrique de l'existence humaine. Dès qu'un homme ou une femme parvient à raconter sa vie, il brille à ses propres yeux. La narration soulage sa tristesse. Aussi ressassons-nous à loisir nos origines. D'Homère à Victor Hugo, de Baudelaire à Saint-John Perse, l'art poétique célèbre la société, ses guerres, ses fêtes, ses amours, ses chagrins, en un mot, les hommes et les événements sont appelés à incarner des bravoures.

Le poète n'est pas seulement un être social, il est aussi le citoyen qui descend dans l'amphithéâtre pour dire et pour jouer *Œdipe roi*. Le poème de Sophocle embellit la forfaiture. La tragédie est au cœur de la société, de même que l'art qui l'énonce. La ville est tendue vers une cohésion d'elle-même à elle-même, et d'elle-même vers les localités liées par des contrats d'agglomération urbaine. Pareil commerce est une œuvre chorale. Aussi le poète est-il sensible à la beauté de ses rythmes, de ses phases, de ses phrases. Il se garde bien de descendre dans l'agora, à l'instar du politicien. Son art à lui requiert l'approche d'une tout autre matière : le bonheur et la tristesse des gens. L'enchantement est sa raison d'être, et le malheur nous enchante plus sûrement que le bonheur. L'art poétique est élogie dans la mesure où le poète est une pleureuse professionnelle.

Pour Gilles Deleuze, l'élogie proclame : « *Ce bonheur est trop grand pour moi.* » Le poème seul rend audible l'expérience à laquelle tous les peuples se confrontent à un moment ou un autre. Si j'ai mis en avant le modèle grec, c'est que, d'après Léopold Sédar Senghor, le poète-président sénégalais, l'organisation politique des anciens Grecs rappellent étrangement les cités États de l'ancienne Afrique. Les travaux et les jours, les guerres et les semailles, les récoltes et les fêtes impliquaient le concours étroit du poète. C'est lui qui trouvait les mots qui les emportaient hors de la mort et de l'oubli.

Le poème est l'essence de la plénitude. C'est ce qu'avait perçu mon instit lorsque je récitais les poèmes devant mes camarades. Le bonheur est une musique où se réfléchit le sens. Ainsi se vit la citoyenneté. Mon jeune corps était promis à un bel avenir dans la mesure où la récitation l'arrachait à l'écoulement du temps. Le poème lui conférait un fragment d'éternité. Or, c'est par un participe passé que nous le nommons le plus souvent, comme si le vécu était du passé. Nous appréhendons ce tremplin indispensable au présent et au futur comme s'il était dépassé. Rien n'est plus faux. Le passé ne passe jamais : c'est précisément ce que représente le poète pour la cité. Il la renouvelle – ou l'inspekte – par le chant.

J'ai décrit la beauté des arbres pour masquer le massacre des innocents. Je me suis accroché à la beauté pour ne pas désespérer. Sans cesse, je me suis arraché au médiocre par la recherche de l'accord. Le cri m'a très peu tenté, la colère m'a promis le gouffre ;

la laideur, l'anéantissement. Mon art s'est toujours tourné vers ce lieu irrésistible où s'épuise l'amour.

## II

L'automne dernier, en attendant de prendre mon train pour regagner mes pénates, je fais une pause au *Café du Nord*. Le garçon, tels ces inconnus qui, pressés de soulager leur cœur, vous prennent en amitié, le temps d'un aveu, s'empare du cartable que j'avais pourtant bien calé dans le fauteuil vis-à-vis de la banquette où j'allais m'installer. Joignant le geste à la parole, il entame l'échange.

– Il pèse, votre cartable, je dois m'assurer que notre mobilier ne lui fait courir aucun risque !

Il sourit tout en le soupesant.

– Il ne contient aucune espèce de valeur, soyez sans crainte ! lui répliquai-je.

– Ah, ne me dites pas ça, Monsieur ! Depuis 20 ans que je fais ce métier, il m'est arrivé l'autre jour du jamais vu ! Un monsieur, il disait venir de Brazzaville, il avait une mallette spéciale, et comme ça l'encombrait, j'ai proposé de l'aider. Tenez, il était assis là, dans ce fauteuil à côté de vous... Vous ne me croirez pas, Monsieur, il a ouvert la mallette, il rigolait, c'était plein de coupures de 500 € ! Il s'est saisi d'un de ces billets qu'il m'a donné... J'ai refusé, bien entendu... Il rigolait toujours... Il disait qu'il y en avait 300 000... Il allait à Bruxelles... J'en suis encore tout secoué en l'évoquant...

La Gare du Nord, plaque tournante de l'évasion fiscale, il fallait compter avec l'Afrique, bien sûr, comment n'y ai-je pas songé ?

Désireux de consoler le malheureux serveur, je lui ai dit :

– Je suis Tchadien et, comme le Brazzavillois que vous avez rencontré, ce genre de trafics est d'un commun chez nous ! Brazzaville et N'Djaména sont des capitales pétrolières, vous comprenez ?

Non, il ne pouvait comprendre, il était vraiment secoué. N'est-ce pas aussi l'une des raisons qui ont motivé mon exil ? Échapper au bruit de fond abrutissant d'une bande de marchands incultes pour qui seuls les intérêts importent – intérêts qui sont ceux de grands myopes. Le malheur, au Tchad, c'est qu'il n'est d'associations de quelque nature en dehors des combines. Toute tentative pour bâtir un autre modèle attire leur violence. Au Congo, ils sont arrivés à un plus grand raffinement : le pétrole leur sert aussi à financer les arts et lettres. D'où le rayonnement de leur littérature.

\*

Sous l'empilement des contradictions, j'entrevois malgré tout la future démocratie tchadienne : elle viendra plus vite que je ne le pense. L'histoire française regorge d'enseignements pour le littérateur que je suis.

Par exemple, sous la Restauration, Balzac peut rêver d'une République des Lettres et œuvrer à sa réalisation. La France, fille aînée des belles-lettres, se veut l'héritière d'Athènes et réussit à supplanter Rome. Qu'a-t-elle en effet à se montrer excessivement déférente envers les lettres latines ? Elles aussi ont imité les Grecs, n'en déplaise à Joachim du Bellay et Michel de Montaigne, deux maîtres ès lettres latines au charme

sans pareil. Toute leur œuvre est composée en mode mineur. Cela n'entraîne pas des foules, à l'image de la musique classique. La tragédie grecque c'est le rock qui remplit les stades.

Le Tchad ressemble à ses matières premières. C'est un pays de potentialités où l'argent coule à flots pour un développement sinon impossible, à tout le moins, tragique. Le politique n'y comprend rien au développement : l'argent l'a saturé, mais qui sait ?

<sup>1</sup> Homère, *L'Illiade*, Chant I, 1-4, traduit du grec par Philippe Brunet, Paris, Le Seuil, 2010, p. 37.

Nimrod est poète, romancier et essayiste. Né en 1959 au Tchad, il vit à Amiens. Derniers ouvrages parus : *L'or des rivières*, récits (Actes Sud, 2010), *Babel, Babylone*, poèmes (Obsidiane, Prix Max Jacob 2011), *Un balcon sur l'Algérois*, roman (Actes Sud, 2013, prix Les Charmettes / Jean-Jacques Rousseau) et *Visite à Aimé Césaire*, essai (Obsidiane, 2013).